

MOIS DE MARIE.

Tout s'anime dans la nature
Pour te bénir, reine du ciel.
De nos champs la riche parure
Brille pour orner ton autel.

La colombe à tes pieds repose,
C'est l'emblème de ta candeur ;
Le miel que l'abeille compose,
Nous représente ta douceur.

Le lis qui pour toi vient d'éclorre,
Des ondes le brillant cristal,
De ton âme, plus pure encore,
Nous peignent l'éclat virginal.

Prosternés devant ton image,
A l'envi tes enfans heureux
Te présentent le doux hommage
De leur amour et de leurs vœux.

UN ENFANT DE MARIE.

DE MARIE ET DE SON CULTE.

Ave maris Stella! HYMNE.

I.

La miraculeuse prédication de Jésus avait commencé dans les intelligences une révolution inouïe, que sa mort et sa croix léguée à ses disciples achevèrent bientôt. Ce fut une profonde commotion qui secona le monde. Les hommes levèrent la tête et regardèrent à l'Orient. Toutes les nations se traînaient brisées sous le joug des Romains, fatigués eux-mêmes de la gloire et sans croyance en leurs divinités. Le vieil univers, quoique ébloui des pompes de l'empire, attendait encore cependant quelque chose de plus puissant que Rome antique, la grande divinité du temps, foudre qui menaçait toujours et écrasait au moindre cri d'affranchissement. Le monde se débattait sous Rome ainsi que Prométhée sous le vautour. Il y avait de grandes ténèbres sur les esprits, et dans l'humanité des douleurs incurables, si une main divine ne chassait les unes et ne touchait les autres. La religion chrétienne s'éleva donc comme un soleil dont l'on s'empressa de chercher les rayons bienfaisants ; et ceux qui restèrent dans les ombres ne purent s'empêcher d'y attacher leurs regards, ne fût-ce que pour blasphémer et maudire.

Quelle ravissante mélodie en cette voix divine qui descendit d'abord sur les pauvres et donna ses parfums aux carrefours, comme le cinnamome et la myrrhe ! C'était l'écho de la voix du fils de Marie, Homme-Dieu, synthèse vivante de toute puissance morale et de toute infirmité physique, venant tout guérir et fortifier en purifiant tout. Le premier autel que la reconnaissance fit dresser à côté des siens, fut celui de sa mère, fleur durable et belle qui s'était élevée d'une racine desséchée. L'esprit du Seigneur se reposa sur elle, calice merveilleux choisi de toute éternité ! Comme Jésus était lui type de l'homme par tous les degrés de la vie, Marie fut le modèle de la femme. Ainsi le christianisme embrassa, dès l'origine, l'humanité tout entière. C'est la pensée que nous développerons dans un second article sur l'*Imitation de Marie* ; aujourd'hui nous tracerons les faits.

C'est à l'an 48 qu'on rapporte la mort de la Sainte-Vierge. Elle avait pu voir les miracles opérés au nom de son fils, la première persécution de Jérusalem, les deux conciles des apôtres et leur séparation, en l'année 36, pour prêcher l'évangile par tout le monde. Les prestiges magiques de Simon et d'Apollonius de Thyane, en Cappadoce, étaient venus jusqu'à elle. La plupart des bourreaux de son fils étaient morts dans l'infamie. (La prière divine les attendait-elle à l'autre vie !) Pilate se tua comme Judas. Elle avait compati aux malheurs des Juifs, soit lorsque, en Mésopotamie ou vers Babylone, on en massacra plus de cinquante mille ; soit au temps de la famine prédite par Agabé ; mais elle eut encore la douleur de voir en mourant la persécution d'Hérode Agrippa, qui fit trancher la tête à l'évêque de Jérusalem, Saint Jacques le Majeur. Pendant la vie de Marie, tous les fidèles l'avaient entourée de leur vénération. On la considéra toujours

comme le tabernacle vivant du Seigneur ; mais à sa mort on commença dans la Judée à lui rendre un culte qui, malgré les hérésies et les persécutions, s'est maintenu comme celui du Christ lui-même.

Jusqu'au quatrième siècle aucune voix n'interrompt l'hymne de ses louanges. Alors vinrent les hommes qu'on appelle *Antidicomariantites*, contradicteurs de Marie, et qui attaquèrent sa virginité. Mais Dieu lui suscita un de ces puissans défenseurs qui triomphent également par l'éloquence de la parole et par la sainteté de la vie. L'erreur avait cours principalement en Arabie ; saint Epiphane l'y détruisit en écrivant à tous les fidèles de cette province une lettre admirable de vigueur et de raison.

Dans le même temps et dans la même contrée passa de la Thrace et de la haute Scythie une erreur tout opposée, mélange du christianisme et des fêtes païennes ; elle fut surtout embrassée par les femmes. Au plus beau mois de l'année et pendant plusieurs jours on ornait magnifiquement un char sur lequel était placée une statue de la Vierge ; on lui offrait des gâteaux appelés en grec *Collyridés* d'où les partisans de cette secte furent appelés *Collyridiens*. Ils prenaient leur part de ces gâteaux comme une communion et ils adoraient la Vierge comme une Divinité. Saint Epiphane combattit aussi cette nouvelle erreur dont il prouva l'idolâtrie. " Marie, dit-il, simple créature, née d'Anne et de Joachim, selon le cours ordinaire de la nature, doit être honorée, jamais adorée." Et parce que les femmes s'étaient principalement établies prêtresses de cette superstition, il annonce que que dans le christianisme on leur retirera la part que dans toutes, les autres religions elles avaient au sacerdoce ; dans la primitive Eglise il y avait des diaconesses, etc. La distinction, simplement nominale, de chanoinesse est seule restée ; mais pourquoi l'interdiction jugée nécessaire au temps de Saint Epiphane prescrirait-elle pour l'avenir ?

Au cinquième siècle naquit l'hérésie de Nestorius, qui attaqua plus la divinité de Jésus-Christ que l'inviolabilité de la Vierge. Le prêtre Anastase, *Synclle* de l'évêque Nestorius, avait dit que la sainte Vierge n'était pas mère de Dieu, mais d'un homme, instrument de la Divinité, vase qui la portait. Il fut soutenu par l'éloquence de Nestorius. Saint Cyrille, évêque d'Alexandrie, s'éleva contre l'évêque de Constantinople. Mais Nestorius eut ses jours de triomphe. Il abusa momentanément de sa puissance et de l'autorité de son talent. Il succomba bientôt, fut déposé, relégué dans un monastère, puis envoyé en exil, où, après d'incroyables agitations, il mourut de misère et d'infirmités.

Malgré les *Contradicteurs*, on peut dire que le culte de la sainte Vierge s'établit dans le monde sans mélange et sans peine. Liée intimement à la divinité du Christ, partout où le Christ fut reconnu, sa mère fut vénérée, mais non d'une manière aussi uniforme qu'aujourd'hui. Saint Adaman, écrivain du septième siècle, a composé une description des lieux saints, sur la relation d'Arculfe, évêque de Gaule, qui avait fait le voyage de Jérusalem. Il décrit une église de la vallée de Josaphat, où l'on montrait le sépulcre vide de la sainte Vierge : " mais, dit-il, on ne sait en quel temps, par qui, ni comment son corps " a été ôté, ni en quel lieu il attend la résurrection." On croyait alors seulement que la sainte Vierge était morte à Jérusalem, contre la tradition qui la fait mourir à Ephèse, dans un âge fort avancé. Mais en plein concile général, Rodrigue Ximenez, archevêque de Tolède, soutint en 1215, comme croyance canonique, l'assomption corporelle de Marie.

Ces disputes rares, et cependant importantes ; cet accroissement des fêtes de la Vierge, montrent quelle fut toujours pour elle la vénération des fidèles. Les écrits de Pierre Damien, qui vivait au onzième siècle, nous apprennent que le petit office de la sainte Vierge était déjà établi de son temps ; que le samedi lui était consacré, parce que Dieu se reposa ce jour-là, et qu'il était très juste et convenable de le dédier à la sainte Vierge, où la sagesse s'est reposée par le mystère de l'incarnation. Saint Udaric d'Augbourg récitait au dixième siècle cet office. Pierre Damien le recommanda à tous les moines. Le pape Urbain, dans le concile de Clément en 1096, ordonna de réciter cet office, que s'imposaient nombre de fidèles et de congrégations.

Depuis les premiers siècles jusqu'à nos jours le culte de Marie n'a donc jamais été interrompu, et n'a même presque jamais été réellement attaqué, sinon par le protestantisme, qui n'a pu l'arracher de nos mœurs. Son influence s'est fait sentir autant sur les nations en masse que sur les individus séparément. Il est devenu partie inhérente et essentielle de la religion, comme la femme de l'humanité ; l'humanité, dont le nom même n'existait pas